SÉMINAIRE « PENSER AVEC FREUD »

Document 65

Année 2025-2026

L'ENTRE-DEUX DANS LA THÉORIE FREUDIENNE

Incidents frontaliers.
Première partie : l'entre-deux des pulsions.

Dominique Scarfone

Le concept d'« entre-deux », exploré au cours des derniers mois, peut, à l'instar de nombreuses notions propres à notre domaine, s'avérer difficile à cerner. Dès le départ, nous avons établi que cette expression ne se réfère pas à la simple position intermédiaire ou équidistante entre deux pôles, que nous désignons comme l'« entre-deux » au sens commun du terme. Nous aspirons à développer un sens plus précis du terme, plus en accord avec la conception dynamique et économique de la vie psychique proposée par Freud. Il nous faut donc éviter de confondre l'« entre-deux » avec, par exemple, la notion de « formation de compromis », entre-deux au sens quotidien. Le rêve et le symptôme névrotique sont des formations de compromis, conjuguant le désir et l'interdit, cherchant à satisfaire simultanément ces deux forces antagonistes. Il convient toutefois de souligner que ces formations de compromis sont les *produits* de processus où interviennent des forces actives. Bien que le rêve et le symptôme semblent animés, comme s'ils « poussaient » la psyché à en faire quelque chose, il demeure que, en tant que *résultats* d'un travail psychique, ils ne constituent pas eux-mêmes le facteur incitant l'appareil psychique à poursuivre le travail amorcé. Ce qui agit en arrière-plan, ce qui anime ces formations, ce sont les forces mêmes qui ont conduit à leur production et qui n'ont pas trouvé en eux de résolution définitive aux tensions qui les sous-tendent. Les rêves et les symptômes, en tant que formes préexistantes, se caractérisent ainsi par une certaine passivité et une certaine incomplétude, constituant des solutions plus ou moins stables et dont l'énergie pulsionnelle vient d'ailleurs.

En revanche, l'entre-deux dynamique, tel que nous commençons à le concevoir, se distingue par sa propre pulsionnalité intrinsèque et il devient donc pertinent, à ce stade, d'examiner ce concept de « pulsionnalité ». En effet, notre exploration de l'entre-deux aurait pu s'amorcer directement par la définition que Freud propose de la pulsion dans son ouvrage de 1915 intitulé « Pulsions et destins de pulsions ». Dans ce texte, Freud

présente la pulsion comme un « concept-frontière » (*Grenzbegriff*) entre les domaines animique et somatique.

Précisons d'abord la signification du terme « animique » (*seelisch*). Au cours du processus de traduction des *Œuvres complètes*, l'équipe de traducteurs a observé une répartition apparente des termes « *seelisch* » et « *psychisch* » dans les écrits de Freud. [1] Celui-ci utilise parfois indifféremment les deux termes. Toutefois, on a cru déceler une tendance à utiliser « *seelische* » pour désigner ce qui n'est pas strictement corporel ou somatique. Par conséquent, ce terme a été traduit par « *animique* », se rapportant à l'*âme*. La notion d'âme est plus vaste et moins systématisée que celle de *psyché*. En revanche, les traducteurs ont constaté que le terme « *psychisch* » est fréquemment associé chez Freud à des concepts tels qu'*instance*, *système*, *organisation et topique*. Le psychique serait donc plus structuré et mieux différencié que l'animique.

Il convient toutefois de nuancer cette observation. Rappelons qu'« appareil psychique » se dit en allemand « *seelenapparat* », « appareil de l'âme ». Or, si l'on retient ce qui permet de distinguer « *seelisch* » de « *psychisch* », on se serait attendu à ce que, s'agissant d'un appareil, c'est-à-dire d'un élément différencié et articulé, ce ne soit pas « *seele* » mais « *psyche* » qui figure dans son nom. On en conclut que l'usage des deux termes n'est vraiment pas systématique. À moins que Freud ait opté pour « appareil de l'âme » afin de marquer l'inséparabilité du psychique et du corporel?

Cette seconde possibilité va dans le même sens que la célèbre phrase figurant parmi les notes rédigées par Freud à la fin de sa vie :

> « La psyché est étendue. N'en sait rien. »[2]

Le terme « étendue » renvoie à la distinction cartésienne entre « *res extensa* » (chose étendue, c'est-à-dire matérielle) et « *res cogitans* » (chose pensante, immatérielle). En affirmant que la psyché est étendue, matérielle ou corporelle, Freud refuse donc la séparation établie par Descartes entre l'âme et le corps. C'est le matérialisme de Freud qui se confirme jusqu'à la fin de sa vie, depuis son allégeance à l'école physicaliste, exprimée dès les premières phrases du *Projet d'une psychologie,* en passant par la définition du moi comme étant avant tout un moi corporel, et du ça comme plongeant ses racines dans le somatique.

Retour à la pulsion

Voici la définition bien connue avancée dans « Pulsions et destins de pulsions », qui est le tout premier texte de l'ensemble qui forme sa Métapsychologie de 1915 :

---

1 Bourguignon, A, et coll. (1989) *Traduire Freud,* Paris, PUF, p, 77-78.

2 *Résultats, idées, problèmes, OCFP XX*, p, 320.

> « Si maintenant nous abordons par le côté biologique l'examen de la vie d'âme, la pulsion nous apparaît comme un *concept-frontière* entre animique et somatique, comme *représentant psychique* des stimuli issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme, comme une *mesure de l'exigence de travail* qui est imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel. »[3]

Soulignons d'abord qu'elle apparaît dans la première section du texte de Freud, ce qui signifie qu'elle s'applique à *toute* pulsion, qu'elle soit d'autoconservation (ou du moi) ou pulsion sexuelle. Ne faisant aucune différence entre les besoins vitaux (comme la faim et la soif) et la pulsion sexuelle, cette définition semblerait surtout désigner la pulsion dans son rôle de *représentance*. Une représentance dans laquelle l'expression « concept-frontière », *Grenzbegriff,* va jusqu'à signaler une indistinction entre psychique et corporel, comme le suggère d'ailleurs la fusion entre *Grenze* (frontière, limite, lisière) et *Begriff* (concept). Non pas le concept *de* frontière, mais un concept qui forme lui-même la frontière entre le somatique et l'animique puisque, d'une part, la pulsion, on ne peut en avoir que le concept, et que d'autre part, comme on vient de le voir, il n'y a pas pour Freud de séparation entre l'animique et le somatique. Mais comme l'expérience vécue semble, de son côté, suggérer une différence entre psychique et corporel, le concept-frontière de pulsion servirait à penser cette « unité/différence », un rapport de représentance entre deux phases de ce qui se ramènerait à un même mouvement de l'organisme. Essayons de dire cela lus clairement.

Concept, frontière, représentance

Un « concept » est un outil pour la pensée et l'action; il présente aussi une résonance entre une idée et le phénomène qui lui est associé. On sait qu'un enfant a saisi le concept de « ciseaux » lorsque voyant l'objet sur la table il s'en empare et commence à découper une feuille de papier. Comme dans cet exemple, un concept est généralement employé pour appréhender le monde, c'est-à-dire des éléments extérieurs au processus de pensée. Cependant, dans le cas de la pulsion comme concept-frontière, il désigne le mouvement, l'énergie se manifestant au sein même du processus de pensée, au sein du corps pensant.

Cette circularité interne est inévitable; elle constitue une difficulté qui nous incite à la rejeter et à chercher derrière le terme « pulsion » des entités tangibles, extérieures à la pensée. Il est bon, alors, de tenir présent que dans notre domaine, nous n'avons affaire qu'à des *représentances* entre les diverses facettes de l'organisme. Alors même qu'on voudrait aussi *quantifier* la pulsion, en mesurer l'intensité, voilà que Freud la définit *comme elle-même la mesure* du travail requis de la part de l'animique[4]. Encore une fois, le

---

3 *OCFP XIII,* p, 169, italiques ajoutés.

4 Selon Laplanche, qui introduit une autre origine de la pulsion, celle-ci est plutôt la mesure de la demande de travail faite au corporel du fait de son rapport à l'animique.

concept de pulsion ne renvoie pas à quelque chose de tangible. Une pulsion n'est pas perceptible par les sens ; elle ne peut être appréhendée que par le biais du concept, celui d'un *courant énergétique* englobant le corporel et l'animique.

La pulsion, version 1915, se révèle ainsi comme un *entre-deux* au sens que nous avons attribué à ce terme : non un intermédiaire, ni un simple fil conducteur, mais un courant, une force, un mouvement. Peu après avoir formulé la définition que nous avons rapportée plus haut, Freud identifie quatre composantes de la pulsion : la poussée, le but, l'objet et la source. Puis il précise immédiatement que par « poussée », il entend le « facteur moteur » (*motorische Moment*), c'est-à-dire « la somme de force ou la mesure de l'exigence de travail qu'elle représente ». Et il conclut : « *Le caractère de ce qui est poussant est une propriété générale des pulsions, et même* l'essence *de celles-ci* » (p. 169, italiques ajoutés). Ce qui nous incite à affirmer que certains malentendus pourraient être évités si, au lieu de « pulsion », nous nous contentions d'utiliser le terme « poussée », ce qui est d'ailleurs l'un des sens généraux de *Trieb*.

Freud décrit donc la pulsion comme le « *représentant psychique* des stimuli provenant de l'intérieur du corps et atteignant l'âme », ce qui assure la représentance du plan somatique au plan psychique, à l'instar d'un diplomate représentant son pays. À ce propos, il m'apparaît utile de nous reporter à la distinction que Freud établit entre *projection* et *représentation* dans son traité sur les aphasies de 1891[5]. La *projection* y est définie comme une reproduction, une réplique *point par point* de la périphérie du corps dans la substance grise de la moelle épinière, alors que, dans le cortex cérébral, il se produit plutôt une *représentation* (au sens diplomatique). Celle-ci « [contient] la périphérie du corps comme un poème contient l'alphabet »[6]. Freud précise en effet que la représentation corticale implique un « réordonnancement qui sert d'autres fins [que la reproduction point par point] » (p. 234), la représentation visant des priorités distinctes de la reproduction rigoureuse: la fonction plutôt que la fidélité anatomique.

Si l'on applique maintenant cette logique freudienne à la pulsion en tant que « représentant psychique des stimuli provenant de l'intérieur du corps », la pulsion n'est pas, à proprement parler, un stimulus, mais son *représentant* psychique. Autrement dit, ce qui physiologiquement, c'est-à-dire *en l'absence d'un appareil psychique*, serait vécu comme un stimulus est vécu psychiquement comme une pulsion, comme une *poussée*. Soulignons que, contrairement au stimulus qui provient nécessairement de l'extérieur, la poussée est d'origine interne au sens de *inhérente aux processus psychiques eux-mêmes*. Autrement dit, le mot pulsion sert à indiquer de quelle façon est éprouvée la poussée des processus de pensée en train de se former, poussée qui dans un organisme plus simple serait vécue comme un simple stimulus. Le concept de pulsion pointe donc vers le caractère

5 Voir le document 60, p, 2.

6 *OCFP, I*, p, 233.

« auto- » de la poussée somatopsychique des processus de pensée en tant qu'ils sont éprouvés psychiquement. C'est le moi, en effet, qui perçoit la poussée comme étrangère, car elle se manifeste indépendamment de sa volonté.

Nous sommes ainsi passés du modèle stimulus-réponse à un modèle de causalité interne. La pulsion, en tant que représentant psychique, n'a donc pas besoin de « basculer du somatique au psychique », comme on le dit parfois. Cela devrait d'ailleurs aller de soi s'il est vrai que, comme l'écrira Freud à la fin de sa vie, « psyché est étendue », c'est-à-dire *tout uniment* corporelle et psychique, que l'on dise que le corps est intrinsèquement psychique ou que la psyché est intrinsèquement corporelle. Or, s'il en est ainsi, le concept de pulsion ne concerne pas une entité qui subirait une transformation de nature en transitant du domaine somatique au domaine psychique. Il désigne bien une poussée qui se propage tel le mouvement des ondes à la surface de l'océan. Cette façon de voir a pour conséquence d'ouvrir vers la dernière théorie des pulsions de Freud, puisque l'ondulation dont nous parlons peut s'avérer liante, amenant une pensée vers une autre (Éros, ou pulsion de vie), ou déliante, brisant les liens entre les pensées (pulsion de mort).

Inertie, traumatisme et liaison

Est-ce que la notion d'entre-deux s'appliquerait aussi au dernier dualisme pulsionnel, pulsions de vie/pulsion de mort? Ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'y pas pour elles d'entre-deux au sens banal. Freud précise d'emblée qu'il n'y a pas entre elles de composition, mais seulement un mélange. Mais notre définition plus stricte de l'entre-deux ne concerne justement pas une hybridation. S'appliquerait-elle alors à ces deux tendances ou principes radicalement opposés l'un à l'autre?

L'image de l'onde nous ramène celle de la rivière évoquée dans le document précédent : un courant qui suit son cours et qui trace son propre chemin en progressant. Il me revient ici cet extrait célèbre d'un poème d'Antonio Machado :

Caminante, son tus huellas
el camino y nada más;
caminante, no hay camino,
se hace camino al andar.[7]

(Voyageur, le chemin, ce sont tes traces et rien d'autre; voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se crée en marchant.)

*

J'essaie donc de voir à présent s'il est pertinent de postuler que lorsque, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud définit les deux pulsions fondamentales, de vie et de mort, on peut parler là également d'un entre-deux, d'une onde, ou d'un cheminement, *vers la vie*

7 https://www.culturagenial.com/es/antonio-machado-poemas/

psychique (ou la liaison) et d'un cheminement, *vers la mort psychique* (ou la déliaison). D'autant plus que cette formulation nous ramène à une autre notion, à un principe énoncé par Freud dès le *Projet* de 1895, le *principe d'inertie neuronale* qui s'énonçait ainsi :

> « ...un principe fondamental de l'activité neuronale, en relation avec la Q(uantité) a pu être établi […] C'est le principe d'inertie neuronale, selon lequel N (les neurones) tend à se débarrasser de Q. Structure et développement ainsi que modes d'opération [des neurones] doivent être compris d'après ce principe. »[8]

Ce même principe est réitéré en 1915, mais reformulé de la manière suivante :

> « Le système nerveux est un appareil auquel est impartie la fonction d'éliminer à nouveau les stimuli qui lui parviennent, de les ramener à un niveau aussi bas que possible, ou qui voudrait, *si seulement cela était possible*, se maintenir absolument sans stimulus. »[9]

Cette constance conceptuelle ramène à son tour aux deux types de neurones postulés par Freud, ϕ et ψ, respectivement *perméables* et *imperméables*. Ces neurones, strictement théoriques, servent à élaborer une *logique* du fonctionnement psychique. Or, il convient de noter que, dans leur état initial, *les deux types de neurones présentent une réticence à la liaison*. Les neurones ϕ, par leur perméabilité, dissipent l'excitation reçue sans rien retenir; les neurones ψ, quant à eux, manifestent leur réticence à la liaison par leur imperméabilité. Aucun des deux types de neurones n'est donc prédisposé à la liaison; c'est uni
quement l'afflux d'une quantité Q supérieure à la barrière des neurones ψ qui oblige ces derniers à céder le passage à Q et, par conséquent, à constituer des frayages, c'est-à-dire des cheminements plus faciles, donc des liaisons entre eux. *Nous arrivons ainsi à la conclusion surprenante suivante : selon la logique du principe d'inertie neuronale, c'est un traumatisme,* une brèche *dans la couche initialement imperméable, qui finit par engendrer la liaison!* Ce qui, au-delà d'une certaine intensité, a par définition un effet déliant, s'avère ici à l'origine de la liaison.

C'est à se demander si nous n'avons pas là un modèle applicable à toutes sortes de situations, dont la séduction normale, ce mini-traumatisme qui ne serait alors pas indépendant de l'attachement ni un fait parallèle à celui-ci, mais en serait la condition! Que l'on pense aussi au lien sadomasochiste, lien durable s'il en est.

Nous voici donc devant une figure d'apparence paradoxale: la tâche d'analyser, qui est une entreprise de déliaison, se heurte comme on sait à une résistance. Tout se passe

---

8 *Projet,* in *Lettres à Fliess,* p. 604 ; mots entre parenthèses ajoutés par moi.
9 Pulsions et destins de pulsions, *OCFP, XIII*, p. 168, italiques ajoutés.

comme si l'organisation psychique – qui, comme on l'a vu, a été obtenue *à l'encontre de la tendance à l'inertie* – tenait maintenant plus que tout à rester dans l'état lié qui a été atteint. La structuration qui résulte de l'effraction « préfère » rester dans ce nouvel état, alors même qu'il existe une tendance inexorable à la déliaison finale (et qui va finir par l'emporter un jour). L'état délié (inerte) est donc premier, mais du moment que l'organisation existe, elle « veut » persister dans le temps. C'est cela la fonction d'Éros. La dialectique ou, si l'on préfère, la lutte liaison-déliaison vient de prendre naissance.

Franz Kafka a bien représenté cette lutte dans un apologue repris par Hannah Arendt dans *La crise de la culture*. Je le cite:

> « Il y a deux antagonistes : le premier le pousse de derrière, depuis l'origine. Le second barre la route devant lui. Il se bat avec les deux. Certes, le premier le soutient dans son combat contre le second car il veut le pousser en avant et de même le second le pousse en arrière. Mais il n'en est ainsi que théoriquement. Car il n'y a pas seulement les deux antagonistes en présence mais aussi, encore lui-même, et qui connaît réellement ses intentions ? Son rêve, cependant, est qu'une fois, dans un moment d'inadvertance — et il y faudrait assurément une nuit plus sombre qu'il n'y en eut jamais — il quitte d'un saut la ligne de combat et soit élevé, à cause de son expérience du combat, à la position d'arbitre sur ses antagonistes dans leur combat l'un contre l'autre[10]. »

Deux courants qui ne se combinent pas, ne se rencontrent même pas, sauf dans l'expérience du « il » anonyme qui se trouve à les éprouver tous deux. Arendt souligne que le fait qu'il y ait un combat « semble dû exclusivement à la seule présence de l'homme sans qui les forces du passé et du futur, on peut le penser, se seraient neutralisées ou détruites l'une l'autre il y a longtemps[11]. » Le point où "il" se tient, ajoute Arendt, « *n'est pas le présent* tel que nous le comprenons habituellement *mais plutôt une brèche dans le temps* que "son" constant combat, "sa" résistance au passé et au futur fait exister[12]. » Arendt situe en ce point *l'activité de pensée*, activité qui viendrait à la place de l'improbable saut que Kafka imagine, sans illusion aucune, saut par lequel « il » s'élèverait en position d'arbitre, au-dessus de la mêlée.

*

À partir de telles observations, il me paraît utile de recourir aux points de vue dynamique et économique de la métapsychologie que Freud n'a jamais abandonnés, même après avoir introduit pulsions de vie et pulsions de mort. Même si nous ne pouvons mesurer l'énergie libidinale à laquelle nous nous référons, nous pouvons profiter de certains enseignements de la chimie ou de la thermodynamique. Ainsi, nous savons que

---

10 Frans Kafka, cité par H. Arendt, *in La crise de la culture,* Gallimard, Folio Essais, 1972, p. 16.
11 Arendt,, *op. cit.* p. 20.
12 Arendt *op. cit.* p. 21.

lors de la création d'un lien chimique entre atomes, (p.ex. la formation d'une molécule de CO_2), il y a libération d'énergie sous forme de chaleur, et que pour décomposer la molécule ainsi formée il va falloir apporter une énergie au moins équivalente à celle qui avait été libérée. Une liaison chimique se stabilise par le fait d'atteindre un niveau d'activation plus bas que celui de ses composantes prises séparément. La stabilité, qui se manifestera comme *résistance* à la décomposition (à l'analyse chimique), se mesure donc par la quantité d'énergie qu'il faut fournir – que ce soit sous forme de chaleur ou par l'ajout d'un agent réactif et d'un catalyseur – afin d'atteindre un état appelé « complexe activé » à partir duquel d'autres destins sont possibles.

Il me semble que l'analogie tient bon dans notre domaine, à savoir: bien que, comme nous avons été conduits à le poser, la liaison s'obtienne par une effraction allant à l'encontre du principe d'inertie, une fois qu'elle s'est produite, il en résulte une forme qui, si elle est suffisamment stable, devient réfractaire, résistante à tout nouveau changement. Si ce raisonnement est bon, nous avons une raison de plus d'admettre ce à quoi nous avions abouti plus haut à partir du modèle des frayages, c'est-à-dire, la prégnance d'une *effraction originaire* à l'origine de la constitution du lien. Cela incite à se départir de tout jugement *a priori* sur le rôle du trauma dans la dynamique psychique et à admettre, d'une part, qu'un trauma peut être structurant; d'autre part, que le travail d'analyse, puisqu'il rencontre une résistance inévitable, ne va pas sans une certaine fonction « traumatique » minimale. Les crises transférentielles et les effets de surprise vécus en cours d'analyse en seraient des manifestations.

Liaison et mythe des origines

Nous avons déjà abordé dans notre séminaire les deux types de neurones, ϕ et ψ[13], et souligné qu'ils n'ont pas, aux yeux même de Freud, d'existence réelle. Force nous est de reconnaître que ces neurones servent de modèle métapsychologique plutôt que neurophysiologique. Par leur intermédiaire, Freud élabore une sorte de « mythe des origines » pour tenter de résoudre la question de la liaison, puisque l'aspect délié est, quant à lui, un constat empirique de départ. En effet, quiconque a procédé à une stimulation électrique ou chimique d'un neurone a pu observer qu'une onde électrochimique se propage immédiatement le long de la membrane neuronale, aboutissant à une décharge de l'excitation au niveau de l'arborescence terminale de l'axone. C'est de là que Freud déduit le principe d'inertie neuronale. La non-liaison ou la déliaison constitue donc le phénomène de base. Il reste à conceptualiser la liaison.

Nous venons de déterminer que Freud appréhende la liaison selon le modèle de l'effraction ou du traumatisme, concept qui, sur le plan physiologique, ne trouve pas non plus d'équivalent concret. En effet, l'étude embryologique du cerveau révèle que les

13 Voir le document 62.

neurones s'interconnectent naturellement, par une sorte de tropisme dans lequel seule l'imagination humaine peut projeter l'idée d'une effraction violente. Toutefois, même en physiologie l'expression « se lier » est approximative. Les « connections » interneuronales comportent en réalité des espaces synaptiques où le neurone en amont libère des molécules de neurotransmetteur, lesquelles se fixent ensuite à des récepteurs situés sur la membrane du neurone en aval. *Les neurones ne sont donc pas liés physiquement les uns aux autres.* La « barrière de contact » décrite par Freud, dont le concept est en lui-même très utile, n'était en réalité qu'un artefact, une accumulation de colorant dans les espaces synaptiques, difficile à identifier en tant que tel vu les limites de la microscopie de l'époque.

La liaison ne semble donc pensable qu'en recourant au mythe ! À la réflexion, il n'est pas surprenant que, dès 1895, la notion de liaison, envisagée comme le produit d'une effraction des barrières de contact, relève du mythe des origines. Vingt-cinq ans plus tard, dans *Au-delà du principe de plaisir*, ayant posé que les pulsions de vie et de mort tendent à ramener à un état antérieur, Freud identifie aisément l'état antérieur vers lequel tend la pulsion de mort: c'est l'état inorganique. Cependant, lorsqu'il tente d'imaginer vers quel état antérieur Éros, le créateur de liens, tend à nous ramener, il est bien embêté. À la fin, il se voit contraint de recourir sciemment au mythe de l'androgyne que Zeus a divisé en deux, comme le raconte Platon dans *Le Banquet*…

Conclusion provisoire

Réexaminons le court paragraphe de la définition de 1915 pour constater à nouveau qu'avec le terme « pulsion » Freud désigne « un concept-frontière », « un représentant psychique » et « une mesure de l'exigence de travail ». Ces termes – *concept-frontière*, *représentant*, *mesure* – ne renvoient à rien de tangible. Pourtant, nous avons vu que Freud considère la poussée comme l'essence même de la pulsion. Cela pourrait sembler contradictoire, mais seulement si nous perdons de vue que nous opérons au sein de l'appareil psychique, lequel est, selon les propres mots de Freud, une fiction théorique. Cela nous demande d'imaginer les forces en question, les énergies pulsionnelles, comme étant intrinsèquement liées *aux processus de représentation.* Un souhait, un désir, un souvenir, une idée, une représentation, tout cela peut être doté d'un caractère pulsionnel, d'une « force de pulsion » ou « force motrice » (*Triebkraft*), comme Freud leur en attribuera à de nombreuses reprises, dès ses lettres à Fliess (années 1890) et jusqu'à l'« Abrégé de psychanalyse » (1938). L'dée de mouvement intrinsèque semble moins évidente pour la pulsion de mort qui est censée n'avoir pas d'énergie propre. Mais, en tant que dérivée du principe d'inertie neuronale, elle signe néanmoins une *tendance-limite*, un mouvement de désagrégation que seul un léger excès de plaisir (Aulagnier), c'est-à-dire un abaissement de tension modulé, contenu à l'intérieur de certaines limites, réussit à freiner.

*

Avec le modèle de la rivière, et plus généralement du courant, j'ai suivi l'idée de « lignes » que propose l'anthropologue Tim Ingold. Celui-ci savait bien que cette seule notion ne pouvait suffire à décrire notre monde. Aussi, s'est-il tourné vers la technique du *tissage,* qui du fil et de la ligne conduit au tissu et donc aux surfaces. Un fil ne peut constituer une frontière, ce que peut une surface. Quant à la notion de surface, elle est bien présente chez Freud, comme on l'a vu à propos du moi. Il en est de même de la métaphore du tissage[14]. Nous reviendrons sur « frontière » et « limite », d'autant plus que ce sont des termes qui, après la mort de Freud, ont pris une importance considérable, comme notre ami Jacques Mauger nous le rappelle de temps en temps.

◇

ADDENDA

1- « …par le côté biologique » : que veut dire Freud par cette expression? Est-ce que sa définition ne serait ici que biologique? Peut-être Freud veut-il dire : « par le côté des systèmes vivants »? C'est en tout cas la version qui me conviendrait le plus…

2- Le terme « représentance » appartient à une grappe conceptuelle qu'il vaudrait la peine d'examiner plus en détail. Cette grappe contient aussi les concepts de *représentation, représentant, présentation, délégation, délégué*… Ce qui pointe vers d'autres questions, comme celle du statut de la représentation inconsciente, voire de la représentation en général, quand elle ne signifie pas « représentance » ou « délégation ».

3- une brèche à l'origine de la liaison… Il semblerait que cela n'est pensable qu'en termes métapsychologiques et non biologiques. D'une part parce qu'il n'y intervient aucune lésion du tissu biologique; d'autre part, parce que de toute façon nous sommes toujours en train de décrire des processus psychiques dont les substrats biologiques sont pris pour acquis. On est amené à considérer que c'est une irruption, une brèche dans la coquille du narcissisme originaire qui introduit le concept de liaison. L'état lié existe depuis le début, mais l'individu ne peut pas le savoir. Le lien ne devient pensable que par le fait de la brisure du sentiment obscur d'autarcie (qui ne peut être reconnu qu'après coup), en particulier lors de l'absence de l'objet. Qu'il y ait des degrés dans l'expérience de cette absence est quelque chose de plausible.

4- Son rêve... L'apologue de Kafka est plus métapsychologique qu'il n'y paraît. Dans cette dernière partie, il introduit, pourrait-on dire, le moi en tant que, comme le souligne Laplanche, toute description, toute topique « est du moi ». Arendt remarque bien que les forces décrites par Kafka se seraient annulées s'il n'y avait la présence du « il » qui leur *résiste*. La résistance est ce qui les révèle et les empêche de s'annihiler mutuellement. Mais

14 Voir le document 40, intitulé « Le travail de rêve. A. La condensation. »

ce « il », ce moi, ne peut exister en tant que sujet que s'il peut, en rêve, s'élever au-dessus d'elles, se mettre en position d'arbitre. Dans la réalité, cela est impossible, mais Kafka nous rappelle ainsi que lui-même, et nous ses lecteurs, sommes en train de tenter cet exploit en produisant ou en lisant sa description… Cela ne revient pas à dire que tout cela est de la « fiction », au sens où cela n'aurait aucune pertinence. Bien au contraire. Cela parle de notre relation particulière au monde inconscient, insu, non perçu. La présence du « il » pensant introduit, selon Arendt, une « brèche dans le temps », et nous pourrions ajouter que par cette brèche s'ouvre une aperçu fugitif sur les soubassements de la vie psychique. Ce « il », pourrait être Freud qui s'est introduit dans cette brèche par l'étude du rêve… et nous à sa suite.

5- le concept est très utile.. Il vaut la peine de se rappeler que nous œuvrons dans le domaine des concepts, ce qui ne veut pas dire dans l'imaginaire. Un concept n'est pas une représentation mais sont une partie opérante, participante d'une situation totale, du tout esprit-corps-monde. Les concepts forment des ponts entre l'esprit et le monde une fois que la fonction de perception a distingué entre ces deux aspects du « tout ». Le concept de « barrière de contact », même s'il ne correspond pas à ce que Freud ou d'autres croyaient avoir observé sous le microscope, est un pont de ce genre; il permet de penser le lien entre l'organisme individué et le monde. Il désigne, le point où quelque chose peut arriver.

6- « La liaison ne semble donc pensable qu'en recourant au mythe ! »
En fait, une autre solution que le recours au mythe est possible, si nous admettons avec Christine Skarda[15] que le monde est, à la base, un tout holistique, un *continuum,* et que c'est la perception qui y introduit une division en faisant émerger sujet percevant et monde perçu. La division, ou la déliaison, se présente donc comme première parce que dès que nous décrivons le monde, la perception l'a déjà divisé, et que nous ne saurions percevoir le monde autrement. Le rétablissement d'un état lié nous apparaît donc relever du mythe parce que c'est en effet un retour à l'état holistique qui, par définition, est impossible à percevoir (puisque la perception ne peut que percevoir un monde qu'elle a divisé!) Freud a donc raison de poser que la pulsion de vie vise au retour à un état antérieur du vivant, donc la reconstitution d'une plus grande masse vivante, puisqu'elle tendrait à ramener à l'état unifié que la perception avait décomposé et articulé en parties distinctes. Chose à remarquer, cela ressemble à la façon qu'avait le psychanalyste Hans Loewald de définir la libido: ce qui tend à rétablir l'unité rompue entre la mère et l'enfant. Je le cite:

> "The less mother and child are one, the more they become separate entities, the more will there be a dynamic interplay of forces between these two 'systems'.As the mother becomes outside, and hand in hand with this, the child an inside, there arises a tension system between the two. Expressed in different terms, libidinal

15 Skarda, C.A. (1999) «The Perceptual Form of Life, *Journal of Consciousness Studies,* Vol. 6, p. 79-93.

> forces arise between infant and mother. As infant (mouth) and mother (breast) are not identical, or better, not one hole, any longer, libidinal flow between infant and mother originates, in an urge towards reestablishing the original unity."[16]

Ce qui donne en français:

> « Moins la mère et l'enfant sont un, plus ils deviennent des entités distinctes, plus il y aura une interaction dynamique entre ces deux « systèmes ». À mesure que la mère devient extérieure, et parallèlement à cela, l'enfant intérieur, un système de tension s'installe entre les deux. En d'autres termes, des forces libidinales apparaissent entre le nourrisson et la mère. Comme le nourrisson (la bouche) et la mère (le sein) ne sont plus identiques, ou plutôt ne forment plus un tout, un flux libidinal entre le nourrisson et la mère prend naissance, dans une pulsion visant à rétablir l'unité originelle. »

On voit donc, dans la pensée de Loewald, que la libido qui tend vers la liaison apparaît bien dans le contexte de la rupture, de la perte, ou du traumatisme, fût-ce un traumatisme normal comme celui de la séparation mère-enfant.

Tout cela nous conduit plus loin encore: en suivant la proposition de Skarda, selon qui c'est la perception qui brise l'unité, alors on est amené à poser que la déliaison est du côté de la connaissance et de la conscience ! Cela ne nous surprend qu'à moitié, puisque le travail que nous faisons ne s'appelle pas pour rien « analyse », c'est-à-dire décomposition, déliaison.

On s'entend que cette déliaison, lorsqu'elle opère dans le cadre de l'analyse, n'est pas mortifère, mais il reste la question de savoir ce qui rend justement la déliaison mortifère, donc à devenir « pulsion de mort ». Autrement dit, dans quelles circonstances la déliaison devient-elle « maligne » ? Une première approximation nous suggère que si c'est la perception qui divise, la raison, l'intellect tendent à remettre ensemble ce qui a été divisé – si ce n'est pas retrouver l'état holistique des origines, du moins former un ensemble articulé selon des lois intelligibles. *Intelligere*, c'est relier ensemble (les morceaux créés par la perception). Quand donc la perception ouvre sur un événement traumatique, c'est-à-dire, *excessif* par rapport à la capacité de re-liaison de la raison et de l'affect, nous avons affaire à une déliaison qui devient maligne.

16 Loewald, H. (1951), Ego and Reality, in *The Essential Loewald,* p. 6.